

Christian BONNET
Université Paris I – Panthéon-Sorbonne
Centre d'histoire des systèmes de pensée moderne

Kant en Autriche : entre réception et rejet

Kants Philosophie ist wie die Schwelle, auf der man nicht stehen bleiben kann, aber die man beschritten haben muß. Nur wer durch die Pforte derselben gegangen ist, steht in dem Hausflur der noch im Baue begriffenen Philosophie der Gegenwart.

Robert Zimmermann, « Über den Anteil Wiens an der deutschen Philosophie », Rektoratsrede (1886).

Les différents travaux qui se sont efforcés d'attirer l'attention sur l'existence d'une tradition philosophique propre à l'espace habsbourgeois considèrent généralement que le rejet du kantisme serait une des raisons qui permet de rendre compte du *Sonderweg* emprunté par la philosophie autrichienne.

Cette idée a notamment été formulée par Otto Neurath qui estimait en 1935 que la principale des circonstances ayant fait « germer en Autriche des conditions favorables à l'empirisme logique » tenait au fait, que l'Autriche s'était épargné « l'entracte kantien¹ ». Identifiant le kantisme aux Lumières et aux idées de la Révolution française honnies, la monarchie des Habsbourg et l'Église catholique auraient favorisé l'enseignement du leibnizianisme et, plus généralement, des doctrines anti-kantiennes, dont la scolastique enseignée dans ces séminaires d'où devaient sortir des penseurs tels que Bolzano et Brentano. Ce rejet de Kant – encouragé, dans la première moitié du XIX^e siècle, par l'attitude antirévolutionnaire des cercles gouvernementaux et ecclésiastiques et

1. Otto Neurath, *Le Développement du cercle de Vienne et l'avenir de l'empirisme logique*, Ernest Vuillemin (trad.), Paris, Hermann, « Actualités industrielles et scientifiques », 1935, p. 12 et suiv.

renforcé, après 1866, par le fort sentiment anti-allemand consécutif à la défaite de Sadowa – expliquerait donc, d'après Neurath, que l'Autriche ait échappé à la domination de la métaphysique allemande et que, « alors que les métaphysiciens d'Allemagne s'obstinaient à prouver de cent manières que l'on ne pouvait se passer de leur concours, à apporter aux hommes de science un esprit philosophique, un fondement philosophique pour les disciplines particulières, beaucoup de penseurs autrichiens nourris de théologie semblent s'être préparé un plaisir, en quelque sorte, en circonscrivant un domaine permis à leur activité critique et scientifique, sans que leur dogme leur apporte aucune restriction² ». Cette analyse a été reprise et précisée par Rudolf Haller³ qui a défendu la thèse d'un développement autonome de la philosophie autrichienne, avec pour traits caractéristiques une solide propension à l'empirisme et au réalisme, un intérêt marqué pour la critique du langage et pour la démarche scientifique, ainsi qu'une opposition résolue à Kant et à l'idéalisme allemand.

Or s'il est exact que les principaux représentants de la philosophie autrichienne – qu'il s'agisse de Bolzano, de Brentano⁴, de Mach ou des représentants du Cercle de Vienne – défendent, sur des points fondamentaux, des conceptions opposées à celles de Kant, outre que les raisons et les modalités de cet « anti-kantisme » sont loin d'être toujours les mêmes, plusieurs d'entre eux manifestent une familiarité avec la philosophie critique qui laisse penser que, loin d'avoir purement et simplement ignoré Kant – ainsi que le suggère « l'entracte kantien » évoqué par Neurath – ils l'ont lu beaucoup plus attentivement qu'on ne serait au premier abord tenté de le penser.

Quant à l'idée selon laquelle le kantisme aurait été l'objet d'un rejet systématique en Autriche, elle doit sans doute elle-même être nuancée. La réception de Kant dans la monarchie danubienne semble en effet avoir été dès le début très contrastée et avoir connu plusieurs phases successives.

2. *Ibid.*, p. 16.

3. Voir Rudolf Haller, « Zur Historiographie der österreichischen Philosophie », dans J. C. Nyiri (dir.), *Von Bolzano zu Wittgenstein. Zur Tradition der österreichischen Philosophie*, Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky, 1986 ; et « Gibt es eine österreichische Philosophie? », dans Rudolf Haller, *Fragen zu Wittgenstein und Aufsätze zur Österreichischen Philosophie*, Amsterdam, Rodopi, 1986.

4. Sur l'anti-kantisme de Brentano, dont il ne sera pas question ici, voir « Philosophie scientifique et philosophie des préjugés » (*Wissenschaftliche Philosophie und Philosophie der Vorurteile*), Arnaud Dewalque (trad.), *Philosophie*, n° 119, 2013, p. 5-32.

Le joséphisme et la première réception de Kant

Depuis le milieu du XVIII^e siècle, les idées des Lumières se sont répandues en Autriche, où Leibniz et Wolff ont progressivement supplanté saint Thomas dans les universités. Le jésuite Sigismund von Storchenau (1731-1797) professeur à l'université de Vienne à partir de 1762 y contribue activement dans son enseignement et dans ses livres⁵. Dans ce contexte, l'accession au trône de Joseph II en 1780 marque un tournant dans la vie intellectuelle autrichienne. La censure s'assouplit et les réformes mises en œuvre par le président de la *Studienhofkommission* Gottfried van Swieten (1733-1803) favorisent la diffusion, l'enseignement et la discussion des idées nouvelles⁶, créant de ce fait des conditions propices à la réception de Kant.

Ainsi, l'enseignement du bénédictin Anton Karl Reyberger (1757-1818) nommé en 1788 à la chaire de théologie morale de l'université de Vienne, dont il deviendra par la suite recteur, s'inspire explicitement de la philosophie morale de Kant. Reyberger estime notamment que « l'obligation appartient à l'essence de la loi, mais que l'idée d'un Être suprême qui oblige n'y est pas nécessairement liée » et que « ce n'est donc pas non plus directement la volonté de l'Être suprême mais la raison sur laquelle se fonde sa loi qui est la source de l'obligation⁷ ». Cette influence se retrouvera chez son élève Vincenz Eduard Milde (1777-1853), premier titulaire d'une chaire de pédagogie à l'université de Vienne (1806) et futur archevêque de Vienne⁸.

En ces dernières décennies du XVIII^e siècle, l'influence de la philosophie de Kant gagne, semble-t-il, jusqu'aux séminaires et aux abbayes. Les *Stiftsbibliotheken* de St. Florian et de Klosterneuburg – place forte du joséphisme – sont dès cette époque en possession de la plupart des œuvres de Kant⁹. Et cet attrait est tel, du moins si l'on en croit en 1798 le

5. Sur Sigismund von Storchenau, voir Werner Sauer, *Österreichische Philosophie zwischen Aufklärung und Restauration*, Amsterdam, Rodopi, 1982, p. 40-46.

6. Voir Ernst Wangermann, *Aufklärung und staatsbürgerliche Erziehung. Gottfried van Swieten als Reformator des österreichischen Unterrichtswesens 1781-1791*, Munich, Oldenbourg, 1978.

7. Anton Karl Reyberger, *Systematische Einleitung zur christlichen Sittenlehre oder Moralthologie*, Vienne, Wappler, 1794, p. 130.

8. Sur Vincenz Eduard Milde, voir Karl Wotke, *Vincenz Eduard Milde als Pädagoge und sein Verhältnis zu den geistigen Strömungen seiner Zeit*, Vienne et Leipzig, Braumüller, 1902.

9. Ernst Topitsch, « Kant in Österreich », dans *Philosophie der Wirklichkeitsnähe. Festschrift zum 80. Geburtstag Robert Reiningers*, Vienne, A. Söxl, 1949, p. 245.

conseiller Franz Karl Hägelin, que les séminaristes « ne veulent parler de rien d'autre que de la philosophie de Kant et méprisent même ceux qui ont étudié dans l'ancien séminaire » et que les mêmes « sont ignorants en théologie et n'ont que la philosophie kantienne à la bouche¹⁰ ».

La franc-maçonnerie, dont le joséphisme a favorisé l'essor, joue un rôle important dans cette première réception de Kant. C'est le cas de la loge *Zur wahren Eintracht* dans laquelle Karl Leonhard Reinhold (1758-1823) est initié en 1782. Après s'être enfui de son monastère viennois pour l'Allemagne et s'être converti au protestantisme, Reinhold va contribuer par ses *Briefe über die Kantische Philosophie* (1786-1787) à la diffusion du kantisme en Allemagne. Il s'appliquera ensuite à donner à la philosophie critique la forme systématique qui lui manque, à ses yeux, en la déduisant d'un unique principe : le « principe de conscience ». Professeur dès 1787 à Iéna, où lui succédera Fichte, il y inaugurera une école kantienne qui sera le berceau de l'idéalisme allemand, si bien que le premier des kantians autrichiens deviendra pour ainsi dire le premier des idéalistes allemands ! Après son départ d'Autriche, Reinhold continue à écrire dans le *Journal für Freimaurer* publié à Vienne et à être en relation épistolaire avec un groupe d'amis franc-maçons viennois – le cercle dit des *Wiener Freunde*¹¹ – qui manifestent leur enthousiasme à l'égard de la philosophie de Kant. Joseph Schreyvogel (1768-1832), futur secrétaire du *Burgtheater* et lui-même ardent apôtre du kantisme qu'il fera découvrir, quelques années plus tard, à Grillparzer¹² est également proche du cercle des *Wiener Freunde*. Il publie en 1794, dans l'*Österreichische Monatsschrift*, un essai¹³, dans lequel il prend la défense de *La Religion*

10. Franz Karl Hägelin, « Bemerkungen über die Gedanken, die kantische Philosophie betreffend », dans Karl Wotke, *Ein Beitrag zur Geschichte des Kantianismus*, Vienne, im Selbstverlage der Lehranstalt, 1903, p. 9.

11. On compte parmi eux le minéralogiste Ignaz von Born, les poètes Johann Baptist von Alxinger et Lorenz Leopold Haschka, ainsi que Gottfried Leon. Sur le Cercle des *Wiener Freunde*, voir Robert Keil (dir.), *Wiener Freunde 1784-1808. Beiträge zur Jugendgeschichte der deutsch-oesterreichischen Literatur*, Vienne, Carl Konegen, 1883. Le volume comporte les lettres à Reinhold de Born, Alxinger, Leon et Haschka.

12. Fritz Störi, *Grillparzer und Kant*, Leipzig-Frauenfeld, Huber, 1935, p. 22. Sur Grillparzer et Kant, voir également Christoph Leitgeb, « Schicksal und Lüge. Oder Biedermeierliche Aufklärung. Kant in Grillparzers "Lustspiel" », dans Christoph Leitgeb et Richard Reichensperger, *Grillparzer und Musil*, Heidelberg, Winter, 2000, p. 42-77.

13. Joseph Schreyvogel, « Der Glaube an Vorsehung nach Grundsätzen der Vernunft », *Österreichische Monatsschrift*, mars 1794.

dans les limites de la simple raison de Kant contre les attaques dont elle est l'objet.

Bien au-delà de ce cercle, la philosophie de Kant semble, de manière générale, avoir suscité un réel intérêt en Autriche, dans les années qui ont suivi la publication de la *Critique de la raison pure*, comme en atteste le succès rencontré par les conférences publiques que lui consacre à l'université de Vienne, à partir de 1791, Lazarus Bendavid¹⁴ (1762-1832), que Karl Rosenkranz considérera comme « le véritable professeur des Viennois » en matière de philosophie kantienne, estimant toutefois que « malgré les conférences de Bendavid, la philosophie critique ne s'est jamais véritablement implantée à Vienne, et encore moins ailleurs en Autriche, si ce n'est sous des formes cryptiques¹⁵ ».

Certains témoignages laissent, par ailleurs, penser que Kant est parfois, dans ces années-là à Vienne, davantage objet de mode que d'étude ou de discussion. C'est se dont se plaint, dès 1788, Andreas Richter dans une lettre à Kant : « Il y a à Vienne fort peu de gens qui étudient votre philosophie. Votre *Critique* fait certes grand bruit chez ceux qui sont habitués à leur vieille routine ; ils ne la dénigrent jamais assez, mais sans vraiment l'avoir approfondie. Il y en a quelques-uns qui n'étudient jamais, mais prêtent à chaque phrase un sens autre que le sien. Quelques-uns se contentent de nommer votre *Critique*, et retiennent bien son titre, afin de se donner pour des penseurs. Voilà quel est le destin de votre *Critique* à Vienne¹⁶. »

Si tous les lecteurs autrichiens de Kant de cette époque ne sont sans doute pas aussi dilettantes, l'engouement pour la philosophie critique ne va cependant pas sans une certaine *Schwärmerei* bien éloignée de l'esprit du kantisme. C'est notamment le cas au sein du Cercle, dit *Herbertkreis*, constitué à Klagenfurt autour de l'industriel franc-maçon, le baron Franz Paul von Herbert¹⁷ (1759-1811) – lui-même lié à Reinhold¹⁸, au groupe des *Wiener Freunde* et à Schiller – et de sa sœur Maria (1770-1803) dont l'exaltation et l'*Empfindsamkeit* sont davantage celles d'une lectrice

14. Lazarus Bendavid, *Vorlesungen über die Kritik der reinen Vernunft*, Vienne, Patzowsky, 1795 ; *Vorlesungen über die Kritik der praktischen Vernunft*, Vienne, Joseph Stahel, 1796.

15. Karl Rosenkranz, *Geschichte der Kant'schen Philosophie*, Leipzig, Leopold Voss, 1840, p. 315.

16. Lettre du 22 octobre 1788, dans Kant, *Correspondance*, M.-C. Challiol et al. (trad.), Paris, Gallimard, 1991, p. 322-323.

17. Sur Herbert et le *Herbertkreis*, voir Werner Sauer, *op. cit.*, p. 231-265.

18. Reinhold lui dédie en 1791 son *Über das Fundament des philosophischen Wissens*.

du *Werther* que de la *Critique de la raison pure*. La lettre de Maria von Herbert d'août 1791 à Kant est à cet égard éloquente : « Grand Kant, je t'invoque comme un croyant invoque son Dieu pour implorer de l'aide, du réconfort ou pour connaître l'heure de sa mort ; les arguments développés dans tes œuvres me paraissent trop éloignés de l'existence immédiate, c'est pourquoi je cherche refuge auprès de toi [...] Ah ! Mon cœur se brise en mille morceaux. Si je n'avais pas tant lu vos livres, j'aurais certainement mis brutalement fin à ma vie, mais les conclusions que j'ai tirées de votre théorie me retiennent : je ne dois pas mourir en raison des tourments que la vie m'inflige, mais je dois vivre au contraire en raison de mon existence. Mettez-vous donc à ma place ou condamnez-moi ! J'ai lu à la fois la *Métaphysique des mœurs* et l'*impératif catégorique*, rien n'y fait, ma raison m'abandonne alors que j'en ai le plus grand besoin ; je t'en conjure réponds-moi, ou alors tu es incapable d'agir toi-même selon l'impératif que tu as mis en place¹⁹. »

Kant trouve également un admirateur dans la personne du comte Joseph Niklas von Windischgrätz (1744-1802) qui lui fait parvenir ses écrits par l'intermédiaire de Jacobi²⁰. Windischgrätz sera le premier sur la liste des destinataires des exemplaires d'auteur de la troisième *Critique*²¹ et Kant rendra hommage dans une note du *Projet de paix perpétuelle* à « l'aussi sage que perspicace comte von Windischgrätz²² ». Certains de ces admirateurs autrichiens – tel le comte Gottfried Wenzel von Purgstall²³ (1773-1812) – iront jusqu'à faire le voyage de Königsberg pour rencontrer Kant.

Mais l'un des principaux acteurs de cette première réception autrichienne de Kant – et qui en atteste déjà, d'une certaine manière, le

19. Kant, *Akademie-Ausgabe*, vol. 11, p. 273-274 ; trad. : Kant, *Correspondance*, op. cit., p. 467-468. (Voir le brouillon de la réponse de Kant : *Akademie-Ausgabe*, vol. 11, p. 331-333). Maria von Herbert écrira une seconde lettre à Kant en janvier 1793 (*Akademie-Ausgabe*, vol. 11, p. 401 et *Correspondance*, op. cit., p. 559-562). Elle se suicidera en 1803, son frère fera de même quelques années plus tard.

20. Voir la lettre de Kant à Jacobi du 30 août 1789, dans laquelle il en accuse réception et loue Windischgrätz « pour son talent de philosophe, qui va de pair avec la très noble pensée d'un citoyen du monde » (Kant, *Correspondance*, op. cit., p. 378).

21. Lettre à Théodore de La Garde du 22 mai 1790.

22. Kant, *Akademie-Ausgabe*, vol. 8, p. 347 ; Kant, *Œuvres philosophiques*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1986, t. III, p. 339.

23. Voir la lettre de Kant à Reinhold du 1^{er} juillet 1795 (*Correspondance*, op. cit., p. 633) et le portrait admiratif que Purgstall fait de Kant dans une lettre des 30 avril-1^{er} mai 1795 à son ami Kalmann (reproduite dans *Altpreussische Monatsschrift*, XVI, 1879, p. 612).

caractère spécifique – est Anton Kreil²⁴ (1757-1838). Membre lui aussi de la loge *Zur wahren Eintracht* et nommé professeur à l'université de Pest en 1785, Kreil publie en 1789 un *Handbuch der Logik*, dans l'avant-propos duquel il explique que, en matière de théorie de la raison, « tout ce qui a été enseigné avant la parution de la critique kantienne de la raison a tant perdu de son utilité », qu'il est pour sa part « parvenu aux résultats de Kant », en empruntant toutefois « un chemin qui s'écarte quelque peu de celui du grand homme²⁵ ». Ainsi, s'il partage les thèses kantienne touchant l'espace et le temps, sa philosophie des mathématiques est en revanche plus proche de celle de Leibniz : Kreil ne pense pas que les jugements mathématiques soient synthétiques *a priori* ni qu'ils tiennent leur apodicticité de la construction de leurs concepts dans les formes *a priori* de l'intuition. En outre, Kreil, bien que convaincu de l'existence de concepts de l'entendement, ne se reconnaît pas dans la table des catégories de Kant : « Je crois à la distinction des jugements synthétiques et des jugements analytiques, mais je ne crois pas que seuls des concepts de même nature puissent être subsumés les uns sous les autres ; car, selon moi, les propositions synthétiques *a priori* tiennent leur origine de ce qu'un concept est la condition de l'autre dans la représentation d'un objet pensable pour nous, ce qui dépend uniquement de l'organisation de notre entendement. Je crois par conséquent qu'il y peut y avoir et qu'il y a des propositions synthétiques *a priori*, sans que les concepts de l'entendement nécessaires pour cela doivent être schématisés ; cependant je crois également que ni les uns ni les autres n'ont d'usage positif hors du monde sensible²⁶. » Kreil précise qu'il se range « parmi les admirateurs de Kant – de même que parmi ceux de Locke et de Leibniz – mais non parmi ses partisans²⁷ ». Et il s'attache à expliquer en quoi, selon lui, la philosophie transcendantale n'est contradictoire ni avec Locke, ni avec Leibniz, mais les prolonge et les parachève.

24. Sur Anton Kreil, voir Werner Sauer, op. cit., p. 155-189.

25. Anton Kreil, *Handbuch der Logik für seine Zuhörer*, Vienne, Rudolf Gräffer, 1789, Vorrede, p. XIII.

26. *Ibid.*, p. XIV.

27. Anton Kreil, *Bemerkungen über die jüngste Schrift des Herrn Miotti, nebst einer Vergleichung der Lockischen, Leibnitzischen und Kantischen Philosophie*, Vienne, Mathias Andreas Schmidt, 1799, p. 9.

*Philosophia non grata*²⁸

Si la méfiance, qui s'était exprimée dès les débuts de la Révolution française, dans les milieux conservateurs, à l'égard des idées suspectées de l'avoir inspirée, n'avait certes pas épargné Kant, la réaction anti-libérale qui suit l'accession au trône de François II en 1792 s'accompagne désormais d'une hostilité déclarée à l'égard de la philosophie critique.

Les universitaires, qui avaient contribué à la diffusion du kantisme dans la période précédente, sont mis à la retraite d'office ou démis de leurs fonctions. C'est précisément le cas, en Hongrie en 1795, d'Anton Kreil ainsi que de Johann Nepomuk von Delling (1764-1838), professeur à Fünfkirchen (Pécs) où il enseigne suivant les principes de la philosophie critique, et victime d'une violente campagne des milieux cléricaux²⁹. Lazarus Bendavid, qui, devenu indésirable à l'université, avait continué un temps de donner ses conférences en privé, est finalement contraint de quitter Vienne en 1797.

Dès 1792, l'*Allgemeine Literatur-Zeitung* – où publient Kant, Schiller et Fichte – est interdite en Autriche, sous le prétexte que les idées qui s'y expriment pourraient représenter une menace pour l'ordre public. Quant aux œuvres de Kant, elles sont elles-mêmes mises à l'Index les unes après les autres. Conrad Stang décrit la situation à Kant dans sa lettre du 2 octobre 1796 : « Dans la monarchie autrichienne, la philosophie critique est considérée comme une ennemie, et malheur à qui entend l'enseigner ! L'Empereur y est tout à fait opposé. Et comme le Directeur de l'enseignement à Vienne H. von Birkenstock lui recommandait le système critique, il s'est retourné en disant : je ne veux une fois pour toutes ne plus rien savoir de ce dangereux système. » Après l'interdiction en 1794 de *La Religion dans les limites de la simple raison* et de *L'Unique Fondement possible d'une démonstration de l'existence de Dieu*, une interdiction générale frappe en 1798 les ouvrages de Kant ayant pour objet la philosophie de la religion et la philosophie politique, ainsi que les travaux qui leur sont consacrés³⁰. Leur prêt en bibliothèque n'est désormais autorisé qu'aux seuls enseignants, afin qu'ils en disposent pour

28. Nous empruntons l'expression à Werner Sauer, *op. cit.*, p. 267.

29. Le cas de Delling est évoqué dans la lettre de Conrad Stang à Kant du 2 octobre 1796.

30. L'interdiction frappe également les ouvrages de Fichte et de Schelling.

pouvoir réfuter les funestes doctrines qu'ils renferment³¹. La *Critique de la raison pure* reste toutefois toujours disponible dans les librairies viennoises.

Deux des hérauts de cette offensive anti-kantienne sont l'éditeur du *Magazin der Kunst und Literatur*, Franz Hofstätter aux yeux de qui Kant est l'ennemi de la religion et l'inspirateur de la Révolution française, et l'ancien jésuite Peter Miotti, naguère membre de la loge *Zur wahren Eintracht* mais désormais acquis à la réaction anti-libérale. Auteur de *Über die Nichtigkeit der Kantischen Grundsätze in der Philosophie* en 1798 et de *Über die Falschheit und Gottlosigkeit des Kantischen Systems* en 1802, Miotti estime que « le but final du système de Kant est si évidemment la destruction de la religion et de l'État qu'il faut être aveugle pour ne pas le voir. Sous prétexte de tracer les vraies limites de la raison humaine, [Kant] a avant tout déclaré la guerre à la raison humaine elle-même ; car l'exemple des libertins qui l'avaient précédé ne lui avait que trop appris que l'on attaque en vain la religion chrétienne, aussi longtemps que les droits de la raison demeurent fermement établis ». L'athéisme de Kant ne fait aucun doute aux yeux de Miotti. Selon lui, « Kant a aussi peu un Dieu et une religion que Spinoza n'en avait ; car un Dieu impossible n'est pas un Dieu et une religion sans Dieu n'est pas une religion : Dieu, la religion, la loi, la moralité, la vertu, la morale ne sont par conséquent que des mots vides conservés pour tromper son monde³² ». On comprend, dans ses conditions, que Miotti ait pu juger que Platon aurait fait dans sa République exactement « ce que le gouvernement hongrois avait fait, en excluant la philosophie kantienne des écoles³³ ».

L'usage du manuel de Reyberger, auquel il est reproché de fonder l'obéissance à la loi sur la raison et non sur l'autorité du législateur, est interdit en 1801. Le 18 juin 1802, M^{gr} Severoli, nonce apostolique

31. Johann Goldfriedrich, *Geschichte des Deutschen Buchhandels*, vol. 3, Leipzig, Börsenverein, 1909, p. 389 : « Die Schriften von und über Kant, Fichte und Schelling, Voltaire, Rousseau, Helvétius, Bayle u. a. waren auch in Österreich verboten, und sogar die Universitäts- und Lyceumsbibliotheken durften sie nur an solche verabfolgen, die sie "von Amtswegen für ihr Lehrfach zur Widerlegung oder wie immer zur Vertheidigung der guten Sache für Religion und Staat" benöthigten. »

32. Peter Miotti, *Über die Falschheit und Gottlosigkeit des Kantischen Systems*, Vienne, Mathias Andreas Schmidt, 1801, successivement p. 533-534 et 529 [reprint : Bruxelles, Aetas Kantiana, n° 189, 1968].

33. Peter Miotti, *Über die Nichtigkeit der Kantischen Grundsätze in der Philosophie, nebst einer kurzen Recension, der nach Kant geschriebener Logik von Professor Kreil*, Vienne, Mathias Andreas Schmidt, 1798, p. 149 [reprint : Bruxelles, Aetas Kantiana, n° 188, 1968].

à Vienne dénonce « les principes pervers du matérialisme de Kant ». En juin 1803, un livre hongrois sur Kant est interdit de publication et le manuscrit en est confisqué, pour la raison « qu'il ne serait pas prudent de [le] rendre à l'auteur, car sinon l'ouvrage pourrait être édité à l'étranger et mis en circulation, et le peuple être ainsi conduit à des opinions dommageables à l'État sur l'immortalité de l'âme et l'existence de Dieu³⁴ ».

Le 4 juillet 1798, la *Studien-Revisions-Hofkommission* présidée par le comte Franz von Rottenham se réunit pour décider si la philosophie de Kant doit ou non être introduite dans les programmes scolaires et universitaires aux côtés de celles de Leibniz et de Wolff. Le mémoire rédigé à cette occasion par le conseiller et *Theatralzensor* Franz Karl Hägelin, bien qu'il ne juge « pas opportun d'interdire expressément la philosophie kantienne et de laisser ainsi entendre que l'on en a peur, ce qui risquerait de la rendre encore plus désirable aux jeunes gens et d'aggraver le mal³⁵ », attire toutefois l'attention sur les dangers du kantisme et déconseille formellement de l'introduire officiellement dans les programmes.

Malgré toutes les mesures prises par les autorités pour en réduire l'influence, Kant n'en demeure pas moins très présent et très influent en Autriche-Hongrie pendant toute la période du *Vormärz*. Et les autorités donnent clairement le sentiment d'hésiter sur l'attitude à adopter à son égard, tant elles prennent des décisions qui paraissent contradictoires. Ainsi, le manuel du piariste Joseph Calasanz Likavetz³⁶ – qui accorde une place privilégiée aux doctrines de Kant, en particulier dans le domaine de la philosophie morale³⁷, et inspire à ce titre les plus extrêmes réserves à certains des rapporteurs consultés – est finalement imposé

34. Cité par Ernst Topitsch, art. cité, p. 243.

35. Franz Karl Hägelin, « Bemerkungen über die Gedanken, die kantische Philosophie betreffend », dans Karl Wotke, *Ein Beitrag zur Geschichte des Kantianismus*, op. cit., p. 11.

36. Joseph Calasanz Likavetz, *Elementa philosophiae in usum auditorum philosophiae adumbrata*, Graz, Müller, 1820, 4 vol.

37. Aux yeux de Likavetz, Kant est « *primus et acutissimus universae philosophiae practicae reformatore* » (*Elementa philosophiae*, op. cit., vol. 4, p. 8). Quant à l'obligation morale, « *legis reverentia est unicus moralis elater* » (*ibid.*, p. 80).

par l'empereur³⁸ et remplace progressivement à partir de 1820 les manuels de Franz Samuel Karpe qui étaient jusque-là en usage dans les universités³⁹.

À la même époque, Leopold Rembold (1787-1844), professeur à l'université de Vienne à partir de 1816 et dont l'enseignement s'inspire de la philosophie critique, rencontre un vif succès auprès d'étudiants que, selon le témoignage du dramaturge Eduard von Bauernfeld⁴⁰, il fait s'enthousiasmer pour l'impératif catégorique et qui « célèbrent la *Critique de la raison pure* comme la nouvelle lumière du monde, le flambeau de la vérité qui [les] éclair[e] enfin ! » Mais, dénoncé par les milieux cléricaux comme « un déiste résolu » qui enseigne « une doctrine contraire à la Révélation⁴¹ », Rembold finit par être suspendu en 1824, puis révoqué en 1827. Une tentative de protestation des étudiants sera étouffée dans l'œuf par la police⁴².

La réception critique bolzano-herbartienne

Révoqué pour cause d'athéisme, Leopold Rembold dispense en fait à Vienne, dès les années 1920, un enseignement qui fait également une large place à la philosophie de Herbart⁴³, appelée à jouer bientôt un rôle

38. Voir Ernst Topitsch, op. cit., p. 245.

39. Franz Samuel Karpe, *Philosophie ohne Beinamen* (Vienne, Beck, 1802-1803) et *Institutiones philosophiae dogmaticae perpetua Kantianae disciplinae ratione habita* (Vienne, Wappler & Beck, 1804). Grillparzer qui fut l'élève de Karpe nous en a laissé un portrait pittoresque : « Nous avions comme professeur de philosophie un pédant, non seulement au sens habituel du terme, mais un vrai personnage de comédie, comme si le *Dottore* de la *Commedia dell'arte* s'était incarné en lui. Il avait écrit un manuel intitulé *Philosophie ohne Beinamen* et s'imaginait un esprit libre simplement parce qu'il rejetait les innovations de Kant, tandis que son propre système n'était rien d'autre que du pur wolffianisme. Je me souviens qu'il s'écriait souvent pendant ses leçons : viens ici Kant et réfute-moi cette preuve ! » (Grillparzer, *Historisch-kritische Gesamtausgabe*, Vienne, Schroll, 1909-1948, section I, vol. 16, p. 84).

40. Eduard von Bauernfeld, *Aus Alt- und Neu-Wien*, Vienne, Österreichischer Schulbuchverlag, 1923, p. 13 et suiv.

41. Lettre du 27 novembre 1824 du nonce apostolique à Rome : voir Eduard Winter, *Der Josefismus und seine Geschichte. Beiträge Zur Geistesgeschichte Österreichs 1740-1848*, Brünn-Munich-Vienne, Rohrer, 1943, p. 325.

42. Werner Sauer, op. cit., p. 309.

43. Eduard von Bauernfeld note (op. cit., p. 13), à propos de Rembold, que « son respect pour Kant était grand (bien qu'il le combattît ici ou là avec les armes de Herbart) ». On sait que son enseignement, apparemment fort éclectique, se référait également volontiers à Jacobi, dont le réalisme propre (fondé sur notre croyance

de premier plan dans la vie intellectuelle autrichienne. L'un des étudiants de Rembold, Franz Exner (1802-1853) va en effet s'employer avec succès, dans les années quarante, à diffuser l'herbartisme en Autriche-Hongrie, au point qu'il y fera figure de philosophie officielle dans la deuxième moitié du siècle. Nommé professeur à Prague en 1831, Exner s'y lie d'amitié avec Bernard Bolzano⁴⁴. L'influence conjugée de Herbart et de Bolzano sera dès lors décisive et constitue sans aucun doute l'un des moments clés de la constitution d'une tradition philosophique proprement autrichienne, distincte de la tradition allemande⁴⁵. Un élève de Bolzano, Robert Zimmermann (1824-1898), qui deviendra l'une des principales figures institutionnelles de la philosophie autrichienne, est à l'origine – en particulier à travers ses manuels de philosophie – de l'implantation durable de l'herbartisme dans tout l'Empire austro-hongrois. Toutefois, quoique le rejet de Kant par les autorités et l'Église ait sans aucun doute créé des conditions favorables à la réception de doctrines qui représentaient une alternative au kantisme indésirable⁴⁶, il est clair que la critique philosophique à laquelle Herbart et Bolzano soumettent l'idéalisme kantien – auquel ils opposent leur réalisme et leur antipsychologisme – est d'une tout autre nature que l'anti-kantisme politique et religieux des Contre-Lumières qui a, le plus souvent, prévalu jusque-là en Autriche.

Bolzano – *Aufklärer* lui aussi victime de la réaction anti-libérale, persécuté pour ses idées politiques et un temps accusé de kantisme⁴⁷ – reconnaît, pour sa part, de nombreux mérites à Kant, dont ceux d'avoir su distinguer entre jugements analytiques et jugements synthétiques

naturelle et immédiate en l'existence des choses extérieures) semble avoir exercé son influence, conjointement à celui de Herbart, sur l'un des représentants de l'herbartisme autrichien : Johann Peithner von Lichtenfels (1795-1866).

44. Exner et Bolzano ont, entre 1833 et 1844, un échange épistolaire portant principalement sur certaines des idées de Bolzano, telles que le statut des propositions en soi ou sa conception du rôle de l'intuition : voir Bernard Bolzano, *Correspondance Bolzano-Exner*, Carole Maigné et Jan Sebestik (trad.), Paris, Vrin, 2008.
45. Voir par exemple, sur ce point, Peter Stachel, « Bolzano et l'épanouissement de l'herbartisme », dans Céline Trautmann-Waller et Carole Maigné (dir.), *Formalismes esthétiques et héritage herbartien*, Hildesheim, Olms, 2009, p. 17-45.
46. À cet égard, l'attitude très prudente de Herbart – à la différence de Bolzano – sur les questions politiques et religieuses a certainement joué en faveur de l'herbartisme aux yeux des autorités.
47. Voir *Lebensbeschreibung des Dr. Bernard Bolzano*, Sulzbach, Seidel, 1836, p. 33 ; et Eduard Winter, *Der Bolzanoprozess. Dokumente zur Geschichte der Prager Karlsuniversität im Vormärz*, Brünn-Munich-Vienne, Rohrer, 1944, p. 48.

ainsi qu'entre concept et intuition⁴⁸. Ce que confirme l'hommage qui lui sera rendu dans l'*Anti-Kant*, ouvrage rédigé à l'initiative de Bolzano et à partir de ses notes par son disciple Příhonský : « Loin de vouloir contester les mérites que Kant s'est acquis en philosophie, nous estimons bien plutôt qu'il n'y a pas une seule discipline philosophique qu'il n'ait, par ses remarques perspicaces, enrichit de doctrines nouvelles et importantes. Abstraction faite des nombreuses erreurs dans lesquelles l'auteur est tombé, son œuvre critique, et notamment la *Critique de la raison pure* qui a acquis à bon droit la notoriété, reste néanmoins un trésor pour quiconque trouve un intérêt au savoir philosophique⁴⁹. » En dépit des critiques, dont certaines radicales, qu'il adresse à Kant, touchant en particulier son concept – contradictoire – d'intuition *a priori* et l'usage qu'il en fait pour rendre compte de la nécessité des propositions mathématiques⁵⁰, Bolzano doit sans doute plus à Kant – dont il est depuis l'âge de dix-huit ans un lecteur assidu⁵¹ – qu'on ne le dit parfois, tant il est vrai, comme le note Jocelyn Benoist, que « la *Wissenschaftslehre* s'installe dans les écarts mêmes ouvertes par la *Critique* [...] et simplement les réinterprète autrement, reprenant pour ainsi dire les problèmes au point exact où Kant les avait laissés⁵² ».

Herbart et ses disciples autrichiens – Exner, Lichtenfels, Lott et Zimmermann – sont eux aussi des lecteurs de Kant. Herbart s'est au demeurant lui-même en son temps déclaré kantien⁵³. Mais ce « kantisme », à bien des égards paradoxal, consiste – à rebours de celui des idéalistes allemands qui s'emploient, à la même époque, à radicaliser l'idéalisme formel kantien en un idéalisme absolu – à aller chercher

48. Bernard Bolzano, *Wissenschaftslehre*, successivement t. I, § 65 et t. II, § 148, puis t. I, § 77.
49. Franz Příhonský, *Bolzano contre Kant. Le nouvel Anti-Kant* [1850], Sandra Lapointe (trad.), Paris, Vrin, 2006, p. 155.
50. Et ce dès l'Appendice des *Beiträge zu einer begründeteren Darstellung der Mathematik*, Prague, Widtmann, 1810 (« Sur la doctrine kantienne de la construction des concepts par les intuitions », dans Jacques Laz, *Bolzano critique de Kant, suivi d'un texte de Bernard Bolzano*, Paris, Vrin, 1993, p. 171-182).
51. On sait que Bolzano a consacré deux heures par jour, entre dix-huit et vingt ans, à la lecture de la *Critique de la raison pure* : Eduard Winter, *Bolzano und sein Kreis*, Leipzig, Hegner, 1933, p. 34 et suiv. (cité par Ernst Topitsch, *op. cit.*, p. 241).
52. Jocelyn Benoist, *L'A priori conceptuel. Bolzano, Husserl, Schlick*, Paris, Vrin, 1999, p. 138.
53. « Der Verfasser ist Kantianer », *Allgemeine Metaphysik* [1828-1829], Vorrede, dans Herbart, *Sämtliche Werke*, Kehrback et Flügel (éd.), Langensalza, 1887-1912 vol. 7, p. 12 [rééd. : Aalen, Scientia Verlag, 1964 et 1989].

chez Kant des arguments en faveur d'un « réalisme rigoureux » (*strenger Realismus*⁵⁴), car Herbart pense que « Kant fut idéaliste contre son gré », qu'il « n'a jamais renié son attachement aux choses en soi, bien qu'il ait affirmé l'impossibilité de les connaître⁵⁵ » et que « derrière son prétendu idéalisme transcendantal se cache un réalisme⁵⁶ ».

Autrement dit, on ne peut sans doute ni considérer que Bolzano et Herbart se soient, à proprement parler, « épargnés l'entracte kantien », ni les tenir purement et simplement pour d'irréductibles adversaires de Kant. Et lorsque Bolzano, dans son testament, recommande à Robert Zimmermann d'« endiguer autant qu'il le pourra, par la diffusion de notions claires, l'épouvantable désordre que Kant, sans le présumer lui-même (*ohne es selbst zu ahnen*), a occasionné par ses philosophèmes en Allemagne », on peut penser que c'est bien davantage l'idéalisme spéculatif allemand, dont il n'a cessé de dénoncer le verbiage (*Geschwätz*), que Kant lui-même qu'il a en tête. Zimmermann donnera, du reste, parfois lui-même le sentiment d'être tenté par une forme de retour à Kant, comme dans cette communication à l'Académie des sciences où il prend le parti de l'auteur de la *Critique de la raison pure* contre Auguste Comte, dont « la philosophie positive a – selon lui – une certaine ressemblance avec l'entreprise de la philosophie spéculative allemande depuis Kant, dont les successeurs, à l'opposé de l'examen minutieux par ce dernier des limites du pouvoir de connaître, ont prétendu au système absolu de la science⁵⁷ ».

Un néokantisme autrichien ?

Quoi qu'il en soit, et en dépit de l'influence de l'herbartisme, le kantisme ne disparaît pas du paysage philosophique austro-hongrois dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. L'un des représentants originaux – contemporain du retour à Kant en Allemagne – en est Carl Sigmund

54. Herbart, *Hauptpunkte der Metaphysik* [1808], § 14, *Sämtliche Werke*, op. cit., vol. 2, p. 215 [Carole Maigné (trad.), *Les Points principaux de la métaphysique*, Paris, Vrin, 2005, p. 243].

55. Herbart, *Psychologie als Wissenschaft neu gegründet auf Erfahrung, Metaphysik und Mathematik* I, Vorrede, *Sämtliche Werke*, op. cit., vol. 5, p. 179.

56. Herbart, *Allgemeine Metaphysik*, § 265, *Sämtliche Werke*, op. cit., vol. 8, p. 154.

57. Robert Zimmermann, « Kant und die positive Philosophie »: *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, Jahrgang 1874, Vienne, Karl Gerold's Sohn, 1874, p. 64.

Barach (1834-1885), qui enseigne à l'université de Vienne entre 1861 et 1870, puis à Innsbruck à partir de 1871. Barach rejette la philosophie pratique de Kant, ainsi que ses conséquences politiques⁵⁸, et déplore que la *Critique de la raison pratique* ait ouvert à nouveau la voie au dogmatisme rationaliste – et donc à l'idéalisme spéculatif allemand – dont la *Critique de la raison pure* avait instruit le procès. Il pense que « la science serait aujourd'hui beaucoup plus en avance si Kant n'avait pas lui-même abandonné dans sa philosophie pratique le chemin de la *Critique de la raison pure*, et si toute la philosophie ultérieure ne s'en était pas détournée pour se tourner vers le dogmatisme pré-kantien ». Aussi plaide-t-il pour que la philosophie « en [revienne] au point de vue d'où elle était précédemment parti, en reprenant de nouveau et en renouvelant l'idée de la Critique de la raison pure », convaincu que « par ce retour auquel doit aujourd'hui procéder la philosophie, le fil du développement continu de l'esprit scientifique ne sera pas rompu, mais au contraire à nouveau repris⁵⁹ ». Barach estime, en quelque sorte, que la *Critique de la raison pure* était en avance sur son temps et que le moment est enfin venu⁶⁰. Aussi le retour à Kant est-il, à ses yeux, « la tâche actuelle de la philosophie ». Et le programme de ce *zurück zu Kant* est formulé dans des termes comparables à ceux dans lesquels le formulent, à la même époque, les premiers artisans du retour à Kant en Allemagne. Dès lors qu'il est établi – « *das ist ein fait accompli* » – que la philosophie ne saurait être une science rationnelle absolue, *a priori* et apodictique, la question se pose de savoir comment la connaissance de la vérité est possible. « La critique kantienne doit aujourd'hui être considérée comme la science négative, dont la fin est de récuser l'objectivité et l'apodicticité des connaissances de la raison et de déterminer ses bornes et ses limites ». Mais « il faut en complément lui associer une théorie de la connaissance positive, qui en soit effectivement le fondement et examine le degré d'objectivité et d'évidence de tous les espèces de savoir ». Ainsi, « la philosophie ne doit pas partir de l'idéal, mais déterminer le but qui lui est accessible par l'examen de la nature et de l'essence de la connaissance et s'appliquer

58. Carl Sigmund Barach, *Die gegenwärtige Aufgabe der Philosophie aus der bisherigen Stellung der Philosophie zum Leben und den Forderungen des Lebens entwickelt*, Vienne, Braumüller, 1858, p. 25-26.

59. Carl Sigmund Barach, op. cit., successivement p. 16 et suiv., puis 235-236.

60. *Ibid.*, p. 237 : « *Erst in unserer Zeit ist die Zeit der Kritik der reinen Vernunft gekommen.* »

activement à ce but. Car la philosophie ne peut rien d'autre que ce que peut la connaissance⁶¹ ».

On trouve, en outre, chez Barach, comme l'a souligné Ernst Topitsch⁶², une critique kantienne du matérialisme proche de celle que Friedrich Albert Lange développera quelques années plus tard dans son *Histoire du matérialisme* (1866). Selon Barach, en effet, la métaphysique matérialiste « n'aurait jamais rencontré un tel écho si la philosophie possédait une critique sérieuse de la connaissance, si elle ne s'était pas, de manière générale, détournée de la *Critique de la raison pure*, qui a établi que le matérialisme était dépourvu de tout fondement et de toute justification » : « Ce n'est pas avec les armes de la science de la nature, mais avec celles de la critique de la connaissance que le matérialisme peut être combattu avec succès. Cette seule question de savoir pourquoi la réalité doit être attribuée au concept de matière et non à celui d'esprit, alors que les deux ne sont pourtant que des représentations subjectives, et pourquoi l'expérience extérieure doit être plus évidente et plus objective que l'expérience intérieure, enlève toute force aux preuves du matérialisme⁶³. »

Un autre néokantien autrichien – le médecin Karl von Rokitansky (1804-1878), premier titulaire de la chaire d'anatomie pathologique de l'université de Vienne – formule, à la même époque, un raisonnement semblable. Rokitansky pense, en effet, que le matérialisme, seule méthode légitime pour expliquer les phénomènes physiques, ne saurait pour autant prétendre au statut de vérité métaphysique. Ainsi, « de même que la matière en général, les atomes qui la constituent sont également phénomène, représentation, et la question adressée aux atomes – que sont-ils en dehors du phénomène, en dehors de la représentation, que sont-ils en soi ? – est non moins justifiée que la même question adressée à la matière visible », si bien que « la théorie atomistique est précisément celle qui soutient la conception idéaliste du monde⁶⁴ ». En outre, Rokitansky, dont l'interprétation physiologique de Kant est analogue à celle de Helmholtz, estime, comme lui, que « Kant a anticipé les conceptions actuelles de la recherche physique et physiologique, en faisant de

certaines formes subjectives – les intuitions *a priori*, dites transcendantales (données avant toute expérience et rendant celles-ci possibles) – les conditions sous lesquelles les choses sont connues⁶⁵ ». La proximité de cette lecture de Kant avec celle de Helmholtz et avec la sienne n'a pas échappé à Lange⁶⁶.

Le parcours d'Alois Riehl (1844-1924), enfin, atteste du contexte spécifique dans lequel s'opère le retour à Kant en Autriche, à cette époque. Son interprétation réaliste atypique de Kant, exposée à partir de 1876 dans *Der philosophische Kritizismus*, doit sans aucun doute une part de son originalité à la première formation herbartienne de son auteur⁶⁷. Élève de Robert Zimmermann, Riehl a publié, quelques années plus tôt, des *Realistische Grundzüge*⁶⁸, dans lesquels l'influence de Herbart est manifeste, et défend désormais ce qu'il caractérise comme un « réalisme critique⁶⁹ ». Selon Riehl, « la vraie philosophie suit la science et, en constante connexion avec elle, en procure une compréhension toujours plus précise et plus complète ». Ainsi, « la philosophie, au sens strict du terme, n'a pas d'autres problèmes que ceux dont traite la science critique de la connaissance, et cette science est donc la philosophie ». Cette conception des tâches du philosophe va de pair avec un plaidoyer pour une « philosophie scientifique » de tonalité clairement antimétaphysique : Riehl tient « la conviction selon laquelle la métaphysique est impossible pour l'un des résultats essentiels de la théorie générale de la science » : « Elle évite désormais que les forces de l'esprit soient consacrées à traiter des problèmes insolubles, mal posés. Mais elle ouvre en même temps de nouvelles perspectives à la recherche scientifique elle-même. Savoir que la science et la philosophie théorique (abstraction faite de la théorie générale de la connaissance) ne sont qu'une seule et même

65. Karl von Rokitansky, *op. cit.*, p. 54.

66. Lange se réfère à Rokitansky dans la 2^e édition de sa *Geschichte des Materialismus* [1875], Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 1974, vol. 2, p. 871 [*Histoire du matérialisme*, B. Pommerol (trad.), Paris, Schleicher, 1911, vol. 2, p. 457].

67. Voir, sur ce point, Renato Pettoello, « De Herbart à Kant : quelques considérations sur le réalisme d'Alois Riehl », *Revue de métaphysique et de morale*, septembre 1998, p. 347-366 ; ainsi que Wolfgang Röd, « Alois Riehl und der Herbartianismus in Österreich », dans J. C. Nyiri (dir.), *Von Bolzano zu Wittgenstein. Zur Tradition der österreichischen Philosophie*, Vienne, Hölder-Pichler-Tempsky, 1986, p. 132-140.

68. Alois Riehl, « Realistische Grundzüge » [1870], dans *Philosophische Studien aus vier Jahrzehnten*, Leipzig, Quelle & Meyer, 1925, p. 1-60.

69. Alois Riehl, *Der philosophische Kritizismus*, 2^e éd., vol. 3, Leipzig, Kröner, 1926, p. 163 : « Es gibt einen Realismus, welcher der Kritik der Erkenntnis der Dinge durch sinnliche Wahrnehmung vorangeht und einen Realismus, der auf diese Kritik folgt. »

61. *Ibid.*, successivement p. 237, 240-241 et 244.

62. Ernst Topitsch, *op. cit.*, p. 252.

63. Carl Sigmund Barach, *op. cit.*, p. 247-248.

64. Karl von Rokitansky, « Der selbständige Wert des Wissens », Vortrag, gehalten am 31. Mai 1867 in der Sitzung der Kaiserlichen Akademie der Wissenschaften in Wien, dans Erich Ebstein (éd.), *Deutsche Ärzte-Reden aus dem 19. Jahrhundert*, Berlin, Springer, 1926, p. 60.

chose, qu'il n'y a qu'un seul système de la connaissance et non deux, donne à la science un but infiniment plus élevé⁷⁰. »

Qu'il s'agisse de Barach, de Rokitansky ou de Riehl – dont des travaux récents⁷¹ ont souligné l'influence décisive sur Moritz Schlick, le fondateur du Cercle de Vienne – ce néokantisme autrichien, pour modeste qu'il soit, présente, nous semble-t-il, certains traits, tels que le réalisme ou l'attention portée à la science, qui sont précisément de ceux que l'on tient généralement pour caractéristiques du style philosophique autrichien, par opposition à la tradition métaphysique allemande. Ce sera encore le cas, quelques décennies plus tard, chez Karl Popper, dont les premiers travaux⁷² défendent une interprétation « non orthodoxe et réaliste⁷³ » de Kant et se réclament de la méthode transcendantale⁷⁴, tout en récusant l'idéalisme transcendantal.

Autrement dit, outre le fait que le kantisme, bien qu'il n'ait certes jamais connu en Autriche la même fortune qu'en Allemagne, n'y a pas moins joué un rôle sensiblement plus important qu'on ne le dit parfois, il semble que ce ne soit pas tant de Kant lui-même, que de l'idéalisme spéculatif de ses successeurs, dont la philosophie autrichienne – kantisme pour ainsi dire compris – se soit bel et bien épargnée l'extracte.

70. Alois Riehl, *op. cit.*, successivement p. 17 et 117.

71. Voir par exemple Michael Heidelberger, « Kantianism and realism: Alois Riehl (and Moritz Schlick) », dans Michael Friedman et Alfred Nordmann (dir.), *The Kantian Legacy in Nineteenth-Century Science*, Cambridge, MIT Press, 2006, p. 227-247.

72. Karl Popper, *Die beiden Grundprobleme der Erkenntnistheorie [1930-1933]*, Tübingen, Mohr, 1979 [Christian Bonnet (trad.), *Les Deux Problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, Paris, Hermann, 1999].

73. Popper rapporte dans son autobiographie qu'à l'époque des *Deux Problèmes fondamentaux de la théorie de la connaissance*, il se considérait « comme un kantien non orthodoxe et un réaliste » (*La Quête inachevée*, Renée Bouveresse (trad.), Paris, Calmann-Lévy, 1981, p. 119).

74. Selon Popper, la définition kantienne de la connaissance, qu'il déclare reprendre à son compte, présente deux caractéristiques essentielles : 1) en définissant la connaissance par ses conditions de possibilité, Kant fournit, selon lui, une définition « transcendantale » de la connaissance qui revient à dire : « Si tu veux connaître, tu dois chercher des régularités. » Cette formule nous livrerait ici l'impératif hypothétique qui règle l'usage lui-même hypothétique de la raison ; 2) nous disposons ainsi, avec cette définition transcendantale de la connaissance, d'un nouveau concept d'objectivité. Une observation ne peut être considérée comme objective que si elle peut être reproduite, répétée et de la sorte contrôlée intersubjectivement.

Sophie DJIGO

Université de Lille 3

Savoirs, textes, langage (UMR 8163)

La philosophie d'Antée : Robert Musil et l'esprit des faits

[...] sitôt que touchant la terre maternelle
Ta poitrine meurtrie a palpité contre elle
Que ta bouche appliquée à son sein toujours vert
A bu dans une fleur la sève du désert
Sitôt que la nature avec toi seul à seule
Baise ton front saignant de tes lèvres d'aïeule
O prodige ! Ton corps se redresse et, rajeuni,
Dans tes veines tu sens circuler l'infini [...]

Victor de Laprade, « Antée », *Odes et poèmes*.

Dans *L'Homme sans qualités*, qui a pour toile de fond la monarchie austro-hongroise au tournant du xx^e siècle, le mathématicien Ulrich analysait la philosophie de son temps, qui « lui rappelait l'histoire de Didon, où une peau de bœuf est coupée en lanières sans qu'on sache du tout si on en pourra réellement ceindre un royaume¹. » L'entreprise de vivisection opérée par une philosophie réaliste et positive, ainsi que la spécialisation accrue des questions philosophiques, sont autant de pistes nouvelles et en même temps incertaines, dont le pouvoir explicatif et la capacité à prendre en charge un certain nombre de problèmes restent indéterminés. Cette philosophie en devenir risque aussi bien, comme nombre de théories nouvelles, de n'être nouvelle qu'en apparence et de maintenir un certain nombre de traits caractéristiques de la métaphysique la plus traditionnelle par un conservatisme aussi remarquable que celui de l'empire cacarien².

1. Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, I, Jean-Pierre Cometti (prés.), Philippe Jaccottet (trad.), Paris, Seuil, 2004, p. 69 (désormais HSQ).

2. La Cacanie désigne la monarchie impériale-royale, d'après la double initiale k.k. (*kaiserlich-königlich*).

A U S T R I A C A

**Cahiers universitaires
d'information sur l'Autriche**

Juin 2014
Trente-neuvième année

PRESSES UNIVERSITAIRES DE ROUEN ET DU HAVRE

17 Xa 1991

AUSTRIACA

Sommaire n° 78

Philosophies autrichiennes

Études réunies par Christian BONNET

<i>Avant-propos</i>	7
Jocelyn BENOIST <i>Bolzano et la grammaire de la représentation</i>	9
Carole MAIGNÉ <i>L'esthétique autrichienne de l'école herbartienne</i>	29
Jacques BOUVERESSE <i>L'Autriche de Wittgenstein</i>	47
Arnaud DEWALQUE <i>Phénoménologie autrichienne : le programme de Brentano</i>	69
Alexandre COUTURE-MINGHERAS <i>Crise du Moi et utopie de l'Autre : le solipsisme chez Ernst Mach</i> ..	89
Pierre WAGNER <i>La logique dans le Cercle de Vienne</i>	107
Christian BONNET <i>Kant en Autriche : entre réception et rejet</i>	125
Sophie DJIGO <i>La philosophie d'Antée : Robert Musil et l'esprit des faits</i>	143
Jacques LE RIDER <i>Fritz Mauthner et la tradition autrichienne de la philosophie</i>	161
Friedrich STADLER <i>Philosophie – Konturen eines Faches an der Universität Wien im „langen 20. Jahrhundert“</i>	171
<i>Des idées et des faits</i>	189

*Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction,
sous quelque forme que ce soit, réservés pour tous pays.*

Composition : TypoT_EX

© Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2015
Rue Lavoisier – 76821 Mont-Saint-Aignan Cedex
<http://purh.univ-rouen.fr/>
ISBN : 979-10-240-0488-4
ISSN : 0396-4590

Notices bibliographiques.....	195
Publications récentes sur l'Autriche. Titres réunis par Jacques Lajarrige.....	209
Résumés/Zusammenfassungen/Abstracts.....	215

Avant-propos

Si l'expression « philosophie autrichienne » est déjà présente en 1922 dans le tableau que dresse Max Scheler de la philosophie allemande de son temps¹, l'idée selon laquelle il y aurait, parmi les philosophies de langue allemande, une tradition ou un style de pensée spécifiquement autrichien est néanmoins récente, y compris en Autriche, où la prise de conscience et la réappropriation de cette tradition n'ont que quelques décennies. Y ont contribué, entre autres, Rudolf Haller (1929-2014), Kurt Rudolf Fischer (1922-2014) et Friedrich Stadler. Dans le monde anglophone, l'intérêt pour la philosophie autrichienne – dont témoignent notamment, depuis les années 1980, les travaux de Barry Smith, Kevin Mulligan ou Peter Simons – a tenu, pour une large part, à la redécouverte de ce que la philosophie analytique devait aux penseurs autrichiens, au point que Michael Dummett, s'employant à retracer les origines de cette dernière², a suggéré de la désigner comme « anglo-autrichienne ». En France, enfin, on doit à Jacques Bouveresse d'avoir, non seulement le premier utilisé l'expression « philosophie autrichienne », mais plus généralement d'avoir contribué à en faire reconnaître, tant dans son enseignement que dans ses publications, l'originalité et l'importance.

L'expression « philosophie autrichienne » ne va cependant pas sans difficulté. La caractérisation géographique elle-même est, à strictement parler, inexacte. Les représentants de la tradition philosophique que l'on a pris l'habitude de désigner de la sorte sont, en effet, issus de toutes les régions de l'espace habsbourgeois, c'est-à-dire pour plusieurs d'entre eux et non des moindres – comme Bolzano – bien au-delà des frontières de l'actuelle Autriche³. Certains sont, en outre, allemands : c'est le cas de Brentano et de quelques-unes des principales figures du Cercle de Vienne, telles que Moritz Schlick ou Rudolf Carnap. Sans

1. Max Scheler, « Die deutsche Philosophie der Gegenwart », dans Philipp Witkop (dir.), *Deutsches Leben der Gegenwart*, Berlin, Volksverband der Bücherfreunde, Wegweiser Verlag, 1922.
2. Michael Dummett, *Les Origines de la philosophie analytique* [1988], Paris, Gallimard, 1991, p. 10.
3. Aussi Peter Simons a-t-il proposé de parler plutôt d'une tradition d'Europe centrale (*Philosophy in Central Europe from Bolzano to Tarski*, Dordrecht, etc., Academic Publishers, 1992, p. 5).